

Le Samedi

VOL. IV — NO. 16

MONTREAL, 24 SEPTEMBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.

FIN DE SAISON



LE DERNIER JOUR DE CONGÉ

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Priz du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 24 SEPTEMBRE 1892.



A toute chose il y a une fin; excepté pour les réparations d'une maison neuve.

L'avenir d'un jeune veau est une chose très incertaine: il ne peut pas savoir s'il restera veau, ou s'il deviendra soupe à la tortue ou salade au poulet.

"Je n'ai jamais aimé, disait un père à son ami, le vieux professeur de piano de ma fille. L'heure était à peine finie, qu'il partait aussitôt. Aujourd'hui, j'ai engagé un jeune artiste d'avenir qui ne regarde jamais à une demi-heure ou une heure d'extra."

FAUT PAS S'EXCITER

La scène se passe en Allemagne.

Un jeune officier est très occupé dans son bureau. Le téléphone sonne.

Le jeune officier.—Dégoutation! Nous ne pouvons plus travailler tranquillement. (*Allant au téléphone.*)—Bien, qu'est-ce qu'il y a?

La voix.—Je voudrais parler au général.

Le jeune officier, (persiflant).—Au général? Vraiment! Qui êtes-vous donc?

La voix.—Je suis Guillaume.

Le jeune officier.—Guillaume! Guillaume qui?

La voix.—Je suis l'Empereur et je désire parler au général.

Tableau.

IL FAUT SE MÉFIER DES CONTRE-FAÇONS

Un chercheur de bouts de cigares en ramasse un superbe qu'il se met de suite au bec:

—Ah! pouah! qu'est-ce que ça? En v'là un Crème de la Crème! Ces sacrés chiens n'en font jamais d'autres... pouah!

PUNITION AIMÉE

M. Jeuneveuf.—Aussi, c'est sa faute, c'est elle qui m'a forcé à boire.

Mlle Pincebec.—Pouvait-elle vous infliger quelque chose de plus agréable?

PINCÉES DE CONSEILS

LE HOMARD A L'AMÉRICAIN

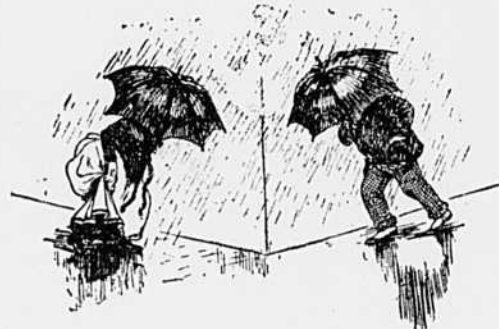
Prenez un beau homard, puis, sur sa carapace, Posez une main ferme, et quelque saut qu'il fuisse Sans plus vous attendrir à des regrets amers, Découpez, "tout vivant", ce cardinal des mers.

Projetez, tour à tour dans l'huile,
Chaque morceau tout frémissant;
Sel, poivre, et puis—chose facile—
Un soupçon d'ail, en l'écrasant,
Du bon vin blanc, de la tomate,
Des aromates à foison,
Se mêleront à l'écarlate
De la tunique du poisson.
Pour la cuisson, c'est, en moyenne,
Trente minutes, à peu près.
Un peu de glace et de cayenne
Pour la finir.... et puis c'est prêt.

OZANNE.

Pour avoir une belle figure.—Plongez votre figure dans du lait et ensuite, lavez-la avec de l'eau chaude. Frictionnez-vous avec un peu de glycérine et de l'eau de rose, et appliquez un peu de poudre de toilette. La peau deviendra alors, parfaitement blanche. Si vous mettez un peu de glycérine sur le bord de vos paupiers vos cils deviendront très longs.

LE COUP DE FOUDRE



I
—Quelle pluie! Brrr!



II
—Quelle....



III
—Quoi!



IV
—L'imbécille!
—La grue!

MOTS D'ENFANTS

Fernand.—Que je suis fatigué, maman! Je viens de scier du bois avec Edouard.

La mère.—Combien en as-tu cié?

Fernand.—Moi? J'ai fourni la scio.

HOMME D'ACCOMODATION

L'avocat.—Mon compte s'élève à vingt-cinq piastres.

Le client.—Comment cela? Le montant pour lequel je poursuis n'est que de vingt piastres?

L'avocat.—Eh bien! comme je ne veux rien vous faire perdre, disons vingt piastres.

LÀ COMME A BIEN D'AUTRES PLACES

La dame.—Dites donc, il est bien maigre votre lait, on ne peut jamais avoir de crème.

Le vendeur de lait.—Madame, c'est que la crème est tellement épaisse qu'elle va au fond.

REMEDE EXTRAORDINAIRE



Le client.—Docteur, je viens vous remercier de votre excellent remède.

Le médecin.—Je vous ai soulagé, n'est-ce pas? Combien de bouteilles avez-vous été obligé de prendre?

Le client.—Pas moi; mais ma belle-mère. Elle est morte à la seconde.

UN QUI PROMET

Alfred.—Tiens, papa, je te remets les cinquante centins que tu m'a donné pour aller au cirque; je crois que tu ferais bien de m'acheter des billets de la Tombola par l'hôpital Notre-Dame.

Le père.—Toi, au moins, tu es un bon petit garçon, tu as du cœur;

Alfred.—Je vais te dire. Mon petit ami Raoul s'est acheté un canif. Il va fendre la toile du cirque et nous entrerons tous les deux pour rien.

LES EFFETS DE LA RÉCLAME

Le visiteur.—Ainsi, vous êtes décidée à ne pas vendre votre jolie maison?

La dame.—Oui; nous l'avons mise en vente; mais après avoir lu les superbes annonces faites par notre agent, mon mari et moi, nous nous sommes dits qu'il serait trop triste d'abandonner une si belle propriété. Nous ne la savions pas si désirable.

OH! POÉSIE!

Louis.—Ainsi, tu lui as envoyé une poésie?

Paul.—Oui.

Louis.—Que t'a-t-elle répondu?

Paul.—Elle m'a dit qu'elle a beaucoup admiré ma lettre, mais qu'elle n'a pu comprendre pourquoi chaque ligne commençait par une lettre majuscule.

SOCIÉTÉ EN COMMANDITE

M. de Larissée.—Moi, personne ne m'admire.

Mlle de Latapisserie.—Et moi non plus.

M. de Larissée.—Alors formons une société d'admiration mutuelle j'admire vos beaux yeux; et vous?

Mlle de Latapisserie.—Moi, j'admire votre bon goût.

QUI FUT DIT FUT FAIT



I
Artiste enthousiasmé.—Quel paysage ! Parole d'artiste, c'est moi qui vous le dis ; il y aura bientôt un tableau ici.



II
Colporteur de chromos.—Un tableau ! Vous êtes en veine. En voici un superbe. Deux piastres et demi seulement avec le cadre.

LE DIABLE TROMPÉ

(LÉGENDE ORIENTALE)

Les Arabes ayant labouré un champ, le diable survint et leur dit :

—La moitié du monde m'appartient ; il me faut la moitié de votre moisson.

Les Arabes proposèrent au diable la moitié qui est sous la terre, mais il exigea celle qui s'élève au-dessus du sol.

Alors les Arabes semèrent des navets, et quand la récolte fut venue, ils prirent les racines et le diable n'eut pour lui que les feuilles.

L'année suivante le diable en colère s'écria :

—Il me faut la partie de la moisson qui est cachée sous la terre.

Alors les Arabes semèrent de l'orge et du blé, et quand le temps de la récolte fut venu, ils prirent les épis et le diable n'eut que les racines.

UNE SURPRISE

Le jeune âge aime à se moquer et à rire de ses semblables. Pourquoi cela ? Un individu, approchant la quarantaine, entre, l'autre jour, dans un établissement, remplis de jeunes employés. Son costume lui donne un peu l'air campagnard et ses manières semblent l'affirmer. Pendant une minute, il regarde autour de lui d'un air embêté ; alors il demande à un commis de lui montrer le téléphone. Le commis, tout en faisant à ses camarades, un signe qui leur promettait du plaisir, le lui montre.

L'individu se rend à l'appareil, le regarde, l'examine, passe ses mains sur toute la boîte et finit par en décrocher le cylindre qu'il s'applique aussitôt à l'oreille ; et là, immobile, il semble attendre la voix mystérieuse qui doit lui poser une question. Après une minute d'attente, il remet à sa place le receveur et regarde autour de lui. Les commis se faisaient des signes et commençaient à jubiler.

L'inconnu reprend de nouveau l'instrument ; le met à son oreille et écoute encore. Puis, il frappa des petits coups discrets sur la boîte de transmission. Enfin, il se décide à dire un petit Hello ! timide. A ce moment le fou-rire gagna les commis qui se tordaient.

L'un d'eux s'approche du malheureux et lui enseigne quoi faire.

—Remettez l'appareil sur son crochet, tournez le petit bras de la clochette, là à droite de la boîte, et ensuite vous remettrez l'appareil à votre oreille et vous attendrez qu'on vous réponde.

—Mais, l'ami, répond l'autre tranquillement, je sais aussi bien que vous ce qu'il faut faire ; je suis l'inspecteur de la compagnie, et je voulais voir si votre téléphone fonctionne bien.

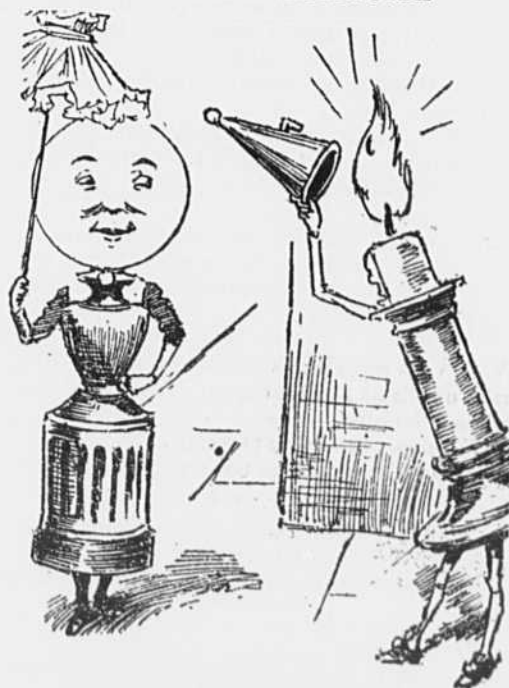
LA NUIT TOUS LES CHEVAUX SONT GRIS

Un fermier s'était rendu tellement insupportable à ses voisins, que ceux-ci se décidèrent à lui jouer un bon tour.

Par une soirée des plus noires, on vient l'éveiller en lui disant qu'un maraudeur lui a pris son cheval. Le fermier en colère, demande par où s'est enfui l'effronté voleur.

—Par la rente, à gauche, répond un voisin.

AVANT L'ÉLECTRICITÉ



DEUX ANCIENNES FLAMMES.

—J'y cours, dit le fermier transporté.

—Tiens, prends mon cheval si tu veux, lui dit l'un des assistants.

Il monte en selle et part ventre à terre, à la poursuite du voleur. Il marche toute la nuit, et quand le jour parait il s'aperçoit qu'il monte son propre cheval.

RAFFINEMENT DANS LA RUSE

Une dame se promène en voiture avec son petit chien sur les genoux. Après un certain temps elle le met par terre ; histoire de lui faire prendre un peu d'exercice. Le petit chien voulut bien courir quelque distance, mais gâté comme il l'était, il fait mine de vouloir embarquer de nouveau. Mais sa maîtresse est implacable ; elle sait qu'il a besoin de se délasser.

Tout à coup, elle entend un cri déchirant, et sa petite bête revient sur trois pattes seulement. Elle arrête la voiture, reprend son chien sur ses genoux, et aussitôt celui-ci se tait. C'était tout simplement un truc du petit rusé qui n'avait jamais eu de mal à la patte. Ce n'était pourtant qu'un chien, mais il était aussi malhonnête qu'un homme.

COMME QUOI LE CHIEN EST L'AMI DE L'HOMME

—Attends-moi, ici Fido, criait un individu à son chien en entrant dans un restaurant.

Le chien reste naturellement à la porte tandis que l'individu se fait servir en dedans un copieux dîner qu'il dévore gloutonnement. Sous prétexte de faire manger son chien, il prend quelques restants dans une assiette et va les porter à la pauvre bête affamée. Le propriétaire s'apercevant que l'étranger prend du temps à revenir, va voir ce qu'il fait, mais que découvre-t-il ? une assiette vide. Le misérable n'avait pas plus de chien que sous la main.

LONG FEU

L'ami.—Comment est votre famille ?

Le père.—Assez bien, merci !

L'ami.—Vos filles sont-elles mariées ?

Le père.—Non, et je ne puis pas comprendre pourquoi elles ne partent pas. Bonté divine, elles se mettent pourtant assez de poudre.

LE LONG ET LE COURT DE LA CHOSE



Lui. — Peut-être supposez-vous que je ne puis pas supporter une femme.
Elle. — Oh ! non, pas cela. La question est de savoir si une femme vous trouvera supportable.

LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

X... sur le point de se marier, va demander à un prêtre l'absolution de ses fredaines de garçon.

Quand il a fini son histoire, X... se retire parfaitement absous.

Un instant après, il revient et dit au prêtre :
— Vous avez oublié de me donner une pénitence...

— Inutile, répond le confesseur, puisque vous allez vous marier.

PROVERBE ORIENTAL

Celui n'a pas de Fortune n'a pas de Crédit ;
Celui qui n'a pas de Famille n'a pas d'Appui ;
Celui qui n'a pas d'Enfants n'a pas de Force ;
Celui qui n'a pas une Femme soumise n'a pas de Repos ;
Mais celui qui n'a Rien du tout n'a pas de Soucis.

L'art de vivre heureux :

Marche deux heures par jour. Dors sept heures toutes les nuits. Lève-toi dès que tu t'éveilles.

Travaille dès que tu es levé. Ne mange qu'à ta faim et toujours lentement. Ne bois qu'à ta soif. Ne parle que lorsqu'il le faut et ne dis que la moitié de ce que tu penses. N'écris que ce que tu peux signer, ne fais que ce que tu peux dire.

N'oublie jamais que les autres compteront sur toi, mais que tu ne dois pas compter sur eux. N'estime l'argent ni plus ni moins qu'il ne vaut, c'est un bon serviteur, c'est un mauvais maître.

PETITS DICTONS

Ne mettez point de gants pour prendre vos outils.
Chat ganté n'attrape pas de souris.

Deux pâles voyous devant une affiche :
L'affiche :

Caniche noir perdu
100 francs de récompense

Le dialogue :

— Tu devrais y porter celui que nous avons volé hier.

Mais il est blanc !

— Tu dirais que c'est le chagrin !

Le musicien Ducuing, qui eut son heure de célébrité, fut un jour amené par un de ses amis amis chez une vieille dame du boulevard St Germain, fort amateur de musique.

En entrant, l'ami donne au valet de chambre son nom et celui de Ducuing.

— Annoncez, dit-il, le maestro Ducuing.

Et le valet, d'une voix forte :

— Le mastroquet du coin.

Entre bohèmes :

— Pourquoi diable as-tu refusé de donner ton adresse à l'ami N... ? Ce n'est pourtant pas un créancier ?

— C'est vrai... Mais il peut le devenir.

Une phrase de candidat :

“ Nous ne vous faisons pas de promesses... mais nous les tiendrons.”

Lu dans les annonces de faillite :

“ X..., tailleur riche pour messieurs ”

Si l'infortuné avait été un tailleur pauvre, il se serait sans doute enrichi.

Pendant les vingt-huit jours :

Un réserviste est désigné par le caporal de semaine pour balayer la chambrée, laquelle, il faut le reconnaître, est un peu plus sale après l'opération qu'avant.

— Qu'est-ce que vous f...ichez donc dans le civil ? demande le caporal.

— Moi, je suis avocat.

— Ah bien... ça doit être propre dans votre tribunal.

On vient de marier une jeune orpheline qui n'a que sa beauté pour dot au riche M. de la Calinotière, veuf en première nocces.

Le soir du mariage, la jeune mariée ne sachant que dire d'aimable à celui qui l'inspire si peu, elle lui fait quelques compliments sur l'arrangement de son cabinet de toilette.

L'ex-veuf lui répond avec un sourire ponctué d'un profond soupir :

— Je savais bien qu'il vous plairait tel que ma première femme l'avait laissé. La pauvre chère défunte avait si bon goût !

Un parvenu, très fier de sa grosse fortune, avait coutume de dire à ses convives :

— Vous savez, toute ma vaisselle est en argent, jusqu'à mes marmites de fer.

Vous vous rappelez la légende cruelle de Gavarni ; un fils de famille est en train de signer des billets à ordre :

— *Fin papa*, écrit-il, je passerai...

Or voici, l'annonce que nous relevons aujourd'hui dans les *Petites Affiches* :

6, 5, 58. — On demande à emprunter mille francs pour un an, remboursables par 1,200 fr., et garantis par succession après parents âgés et malades...

Amour d'enfant !

Franchement, à défaut de moralité, le cynisme de l'annonce devrait avoir des bornes.

M. de Coilin, évêque de Metz, était fort laid, mais il avait le sentiment de sa dignité et le fit bien voir, un jour que se trouvant avec quelques courtisans en présence de Louis XV, alors enfant, il entendit le petit roi murmurer entre ses dents : “ Fi ! que ce prêtre est laid ! ”

— Voilà un enfant mal élevé ! dit-il à haute voix, et il lui tourna le dos.

Un voyageur, profitant d'un arrêt de cinq minutes pénétra dans le buffet de la gare d'une petite ville de Bretagne. Il jette un coup d'œil sur des gâteaux exposés dans une corbeille et, tout à coup, se met à pleurer comme un veau.

La dame du comptoir lui demande avec intérêt :

— Qu'avez vous donc, monsieur ?

— Oh ! madame, pardonnez ma légitime émotion. Il y a deux ans je passais sur cette ligne avec mon épouse, morte depuis, hélas ! nous sommes entrés dans ce buffet, nous avons gravé nos initiales sur un baba que j'aperçois encore dans cette corbeille. Veuillez, je vous prie, me vendre ce tendre souvenir... voici quarante centimes.

A la mer.

— Tous mes compliments, père François, vous avez un nez encore plus superbe que l'année dernière, on dirait un phare !

— Oui, monsieur, un phare pour indiquer qu'il ne passe beaucoup d'eau dessous.

Lé sergent à une recrue, après une série de mouvements mal exécutés :

— Positivement vous êtes stupide. Est-ce que vous êtes tous comme ça dans votre famille ?

— Oh ! je n'ai qu'un frère, et il est encore plus idiot que moi.

— Vraiment ! Que fait-il donc, ce bêtard ?

— Il est sergent.

La petite Lili dont les parents possèdent une de ces pendules appelées *coucou*, qui imitent le chant de l'oiseau du même nom, entend pour la première fois, en se promenant dans les bois avec sa maman, un véritable coucou :

— Ecoute donc, maman, s'écrie-t-elle, les arbres qui sonnent les heures ici !

Dernier écho d'Aix-les-Bains.

Notre jeune compatriote G... arrivait le mois dernier à Aix-les-Bains.

Le soir de son arrivée, il perdait les trois cents louis apportés pour son séjour. Il courait au télégraphe et expédiait à sa famille la dépêche suivante : “ Perdu portefeuille, envoyez argent ! ” Le soir, avec quelques louis retrouvés dans sa poche, il regagnait l'argent perdu. Alors deuxième dépêche, calme cette fois : “ Inutile envoyer argent, retrouvé portefeuille. ” Trois heures après, nouvelle débâcle et nouvelle dépêche, longuement motivée : “ Fausse joie. Retrouvé portefeuille, mais vide ! Expédiez mandat télégraphique !!! ”

PERDU PAR LA VANITÉ



Le jeune monsieur, à l'écart. — Regarde cette pim-bèche qui se donne des airs avec l'équipage que ce godelureau de la ville lui a apporté. Dire qu'elle était fière de se faire promener en brouette par moi et de mâcher ma gomme, il y a huit jours !

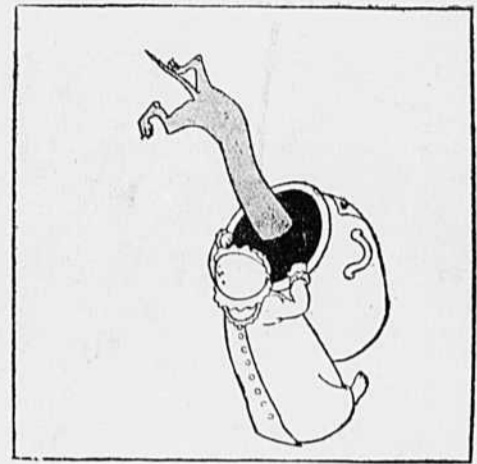
L'UNION FAIT LA FORCE



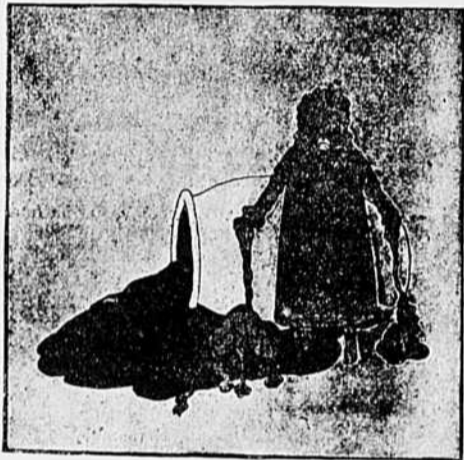
I
Curiosité.



II
—Que c'est bon !



III
Trop bon.



IV
Des pieds jusqu'à la tête.—Que faire ?



V
—Attends un peu, lui dit Pataud en langage de sourd-muet.



VI
Un service en attire un autre.

LES PHARMACIENS AUX ÉTATS-UNIS

Croyez m'en, chers lecteurs, s'il en est parmi vous qui désirent faire fortune aux Etats-Unis, il n'est rien de mieux que d'aller vous y établir pharmaciens. Par ici, une pharmacie vaut une mine d'or.

Afin de vous convaincre, laissez moi vous raconter comment je fis la connaissance de ces magasins étonnants et immenses appelés "Ding store", mais qu'un Français nommerait justement "Entrepôts généraux de marchandises de toute sorte."

Lorsque je débarquai à New-York, le dimanche 15 juillet 1888, vers huit heures du matin, la première personne que j'aperçus fut mon ami William P... donc j'avais fait la connaissance à Paris, où il vient tous les ans dépenser en quatre mois les monceaux d'argent qu'il gagne à New-York pendant les huit autres mois.

En France, il ne vit que pour le plaisir ; en Amérique, pour le "Business".

William avait promis de me servir de guide à New-York, et je n'ai pas eu à regretter de m'être confié à lui. Le dimanche matin, nous déjeunâmes, vers midi, au fameux restaurant Delmonico, le Bignon américain.

Après un excellent repas, nous décidâmes d'aller au Grand Central Park—qui n'est pas central du tout, attendu qu'il est situé à plusieurs kilomètres du centre de la ville.—Nous nous dirigeâmes donc vers la station du chemin de fer qui devait nous conduire au Park. William avait à la boutonnière de sa jaquette une rose superbe dont les vives couleurs et le parfum m'avaient, depuis le matin, taquiné la vue et l'odorat.

—Quelle jolie rose vous avez là, William, dis-je enfin tout en marchant.

—Magnifique, n'est-ce pas ?

Puis, après un rapide coup d'œil à ma boutonnière :

—Ah ! pardonnez-moi, j'aurais dû songer à vous en offrir. Mais mieux vaut tard que jamais. Il s'arrêta, et regardant autour de lui :



VII
Tout est bien qui finit bien.

—Voyons, dit-il il doit y avoir ici un pharmacien ?

—Un pharmacien ! m'écriai-je ; pourquoi faire ? Êtes-vous indisposé ?

—Mais non, mon ami... pour acheter des fleurs !

—Des fleurs ! chez un pharmacien ?

—Mais oui, vous allez voir.

A quelques pas, il y avait un pharmacien. Aux Etats-Unis, il y en a un à presque chaque coin de rue, et, chez celui-là comme chez les autres, on vendait des fleurs d'une fraîcheur exquisite.

Après dîner nous remontâmes Broadway, la rue la plus importante de la ville.

—Voulez-vous fumer ? me demanda William. Nous avons à New-York les meilleurs cigare du monde,

—En vérité ! j'en essaierai un avec plaisir.

—Voyons, dit-il en s'arrêtant, il doit y avoir, par ici, un pharmacien.

—Encore ! pour des cigares ?

Et, en effet, nous trouvâmes chez le prochain pharmacien d'excellents londrés

Nous nous dirigeâmes bientôt du côté de mon hôtel. En route, je me souvins que j'avais dans ma poche un certain nombre de lettres écrites sur le bateau pendant la traversée.

—Où est la poste ? demandai-je à mon ami.

—Inutile d'aller à la poste, dit-il, nous avons, à chaque coin de rue, une boîte aux lettres. La levée est faite toutes les heures dans ce quartier-ci.

—Parfait, dis-je, mais je n'ai pas de timbres américains.

—Oh ! rien de plus facile, reprit William. Il doit y avoir, par ici, un pharmacien ! Tous les pharmaciens vendent des timbres comme ils vendent les fleurs, les tabacs, les cigares, les vins, les cognacs, les champagnes, les cannes, les porte-monnaie, les portefeuilles, les bonbons, les billets de concert, les rasoirs, les couteaux, les allumettes, le papier à lettres, la parfumerie ! Que vous dirais-je ? ils vendraient de l'eau bénite si l'Eglise ne s'y opposait !

Comme on m'avait assuré que les botines étaient très chères en Amérique, j'en avais apporté une dizaine de paires, et afin de ne pas payer les droits d'entrer, je les avais toutes mises sur le bateau. Le soir de mon arrivée, je rangeai les dix paires de botines à ma porte, pensant que le garçon les cirerait. Mais aux Etats-Unis, les garçons ne s'abaissent jamais jusqu'à cirer les bottes, aussi retrouvai-je toutes les miennes crottées, le lendemain, dans le même ordre que je les avais rangées.

Vers onze heures, mon ami vint me chercher et nous sortîmes ensemble. Nous n'avions pas fait cent pas, que je m'arrêtai et que je lui demandai :

—Dites donc, William, y a-t-il un pharmacien par ici ?

—Pourquoi faire ?

—Je... je... je voudrais faire cirer mes bottes.

—Non, répliqua-t-il en éclatant de rire, c'est la seule chose que vous ne puissiez pas obtenir chez un pharmacien américain... et encore !...

Vous le voyez, lecteurs, si vous voulez faire fortune aux Etats-Unis, établissez-y une pharmacie.

(Petite Revue maritime.)

ADAPTÉS AU SUJET



Le dessinateur.—Regarde-moi cela ; n'est-ce pas superbe ?
L'auteur.—Superbe de quoi ? On n'y distingue rien.
Le dessinateur.—Précisément, c'est pour illustrer le dernier de tes romans que personne ne comprend.

JOANNIC, LE FIANCÉ D'YVONNE

A mon Bébé.

Le roi de la basse-cour, le maître coq, perché sur la margelle du puits de la ferme des Mignonnettes, venait de lancer dans l'espace son cocorico joyeux et matinal, annonçant à la nature entière que l'heure du repos devait cesser.

Une teinte rosée s'étendant au loin, à l'horizon, formait le fond d'un tableau féérique sur lequel ressortait en relief la ferme et ses dépendances légèrement empourprées des premiers rayons de l'astre du jour.

Tout s'éveille. Dans la basse-cour, le piou, piou, piou, des petits poulets demande la pâtée. Chaque volatile secoue ses plumes et entr'ouvre largement ses ailes dans l'étirement du réveil. Alors s'élève un véritable concert de glous, glous..., de roucoulements, de cot, cot, cot, codète ; tandis que le bêlement des moutons et le mugissement des vaches, encore enfermés dans l'étable, envoient au loin leurs notes graves.

Plus loin, les brins d'herbes essayent de relever leur tête chargée encore des lourds diamants de la rosée, et appellent à leur aide les rayons du soleil, qui, en pompant ce nouveau nectar, les soulagera de ce poids souvent trop lourd pour leurs faibles tiges.

Les arbres plus robustes se rient de ces gouttelettes scintillantes qui les couvrent, et secouent gaiement leurs feuilles et leurs brindilles, faisant autour d'eux une pluie de perles inimitable. Le susurrement des ruisseaux, les gazouillis des oiseaux, le bruissement de la nature entière s'élèvent vers le ciel et saluent leur Créateur, tandis que le soleil monte majestueusement à l'horizon et jette un regard vivifiant sur tout ce qui l'environne.

A la ferme des Mignonnettes, bêtes et gens se mettent en mouvement. Michelle, la fermière s'empresse d'ouvrir toutes grandes les fenêtres et les portes, afin de permettre à la brise du matin de pénétrer librement dans les pièces fermées depuis quelques heures à peine.

Pourtant, une fenêtre reste close, sur la façade de la ferme des Mignonnettes. C'est que, derrière cette fenêtre, dort, à poings fermés, Joannic, le fils adoré des fermiers. Le chant du coq ne peut le réveiller, lui ; c'est sa mère qui, à l'aide de ses baisers, a cette douce charge, chaque matin. Aussi s'approche-t-elle sur la pointe des pieds, pour ne pas l'éveiller en sursaut. Elle entr'ouvre doucement la porte et regarde du côté du petit lit enfermé dans de grands rideaux à ramages. Mais les rideaux sont écartés et deux grands yeux pleins

d'intelligence se fixent sur elle, tandis qu'un bon sourire lui souhaite la bienvenue.

Un gros bébé joufflu, de cinq à six ans, la tête appuyée sur sa petite main mignonne et potelée, les cheveux ébouriffés et cachant à demi sa douce figure, était à moitié sorti de la couchette. Les chairs fermes, brunies en parties par le soleil, mais respirant la santé, appelaient les baisers sur ces petits membres dodus et couverts de fossettes. Ses grands yeux noirs bien ouverts prouvent que l'enfant a été plus matinal que le coq ce matin-là.

—Comment, Joannic, déjà éveillé ? dit la mère inquiète. Es-tu malade ? Non, mais que regardes-tu ?... Ah ! Ah !... ce sont tes culottes qui te font ouvrir les yeux avant l'aube. Eh bien ! nous allons les mettre aujourd'hui. Allons, lève-toi, car je vois que tu es plus pressé de t'habiller ce matin que de manger ; et tu ne penses pas à demander ton déjeuner, mon petit moineau, toi qui d'habitude ouvre le bec avant les yeux. Ah ! dame c'est qu'elles sont belles, tes premières culottes ; faudra pas les salir trop, ou j'te remets tes robes.

Cette menace fit sauter l'enfant hors du lit. Il lui tardait de prendre possession de son nouveau vêtement, saisi de frayeur à la pensée qu'on pourrait encore le lui enlever.

Michelle mit Joannic sur ses genoux et attira à elle les culottes si désirées. Quoique longues à peine comme mon bras, elles n'étaient pas d'une seule pièce ; la fermière avait utilisé ce qu'elle avait eu sous la main.

Le bas des jambes, d'un violet vif, tranchait avec une audace dépourvue de tout souci d'harmonie, sur le fond gris, passé, à rayures de différentes teintes. Les yeux de l'enfant brillaient de plaisir et de convoitise. Pour lui, ces culottes valaient un manteau de pourpre.

Premières culottes, premier amour, premier cheveu blanc marquent toujours dans la vie d'un homme. Mais quand celui-ci apparaît, la petite culotte est devenue pantalon depuis longtemps !

Alors, commença, entre la mère et l'enfant une scène délicate, lui, impatient, avec des gestes pleins de gracieuses gaucheries, voulant, tantôt, mettre ses deux jambes à la fois, et frisant la culbute ; tantôt, une jambe en dehors, essayant, de ses mignonnes mains inexpérimentées d'attacher ce pantalon en miniature. Elle, riant aux larmes du petit air crâne de son fils et de ses efforts désespérés, ne pouvait arriver à renfermer son corps dans cette couvèle prison, et prenait plaisir à prolonger la lutte entre la culotte et l'enfant.

Enfin elles sont mises, les bretelles sont attachées ; trois gros boutons de jais pris à un vieux corsage de la mère consolident le tout.

Tout en monologuant, Michelle commence son inspection. Elle tire

par en bas, retire par en haut, elle pince à droite et à gauche.

—Un peu large, peut-être... mais il grossira... et en attendant il sera plus à son aise... C'est solide, y pourra se rouler avec...

—Qu'est ce que tu cherches ?... Les poches ?... Oui, oui, y en a. Tiens, regarde... des grandes, jus-qu'en bas des jambes. Tu pourras en mettre, des affaires, la dedans ! Allons, maintenant, viens déjeuner.

Joannic suivit sa mère sans souffler mot. A quoi pensait-il ? A ses culottes sans doute. C'est que pour lui il y avait un abîme entre hier et aujourd'hui, entre les deux fourreaux couvrant ses jambes jusqu'aux genoux, et la robe disgracieuse qui restait abandonnée sur son lit.

Il déjeuna en silence. Mais soudain le petit homme émancipé—grâce à sa culotte—se précipita en courant dans la chambre voisine.

Patatras !...

—Qu'est ce que c'est ? s'écria Michelle en attendant dans la pièce où se trouvait Joannic un bruit de vaisselle brisée.

Posant aussitôt le fer qu'elle tenait à la main, elle entra toute inquiète dans cette salle.

Un tableau inénarrable se présenta à ses yeux. L'enfant, perché à deux mètres du sol, le doigt dans la bouche, immobile, semblant pétrifié, regardait d'un air piteux et saisi les objets informes brisés autour de lui. Au-dessous d'une étagère, il avait attiré une table, sans doute pour pouvoir y atteindre à son gré. Mais le petit bonhomme, en-encore trop court—malgré ses culottes—pour arriver à l'objet convoité, avait hissé sur cette table, Dieu sait comment, une chaise plus ou moins boiteuse. Puis, jeune Bayard sans peur, sinon sans reproche, il avait grimpé hardiment sur cette tour d'un nouveau genre, tout aussi solide à ses yeux que la tour Eiffel, s'il l'avait connue.

Malheureusement, paraître n'est pas être. Et notre petit héros, en sentant le mouvement de tanguage et de roulis de la chaise, poussé par l'es-

PLAT DE RÉSISTANCE



I
Johnson.—A bas la tête !



II
—Ah ! bah ! Un poulet de restaurant !

prit de conservation, s'était cramponné à l'étagère qui solidement maintenue, heureusement, se contenta de basculer, semant autour de l'enfant tout ce qu'elle supportait.

—Qu'as-tu fait? malheureux enfant, gronda la mère en l'enlevant de son piédestal branlant.

—Voyons, réponds..., pourquoi es-tu monté là-dessus? Qu'est-ce que tu voulais prendre?

—Rien, répondit-il en continuant à sucer son doigt.

—Ne mens pas, et je ne te gronderai pas. Qu'est-ce que tu voulais?

—La glace...

—La glace! Seigneur, Jésus, et pourquoi faire?

—Pour voir ma culotte...

—Ah! bon, tu l'éternes bien, ta culotte; demain tu remettras des robes, si les culottes doivent te faire faire des bêtises.

L'enfant éclata en sanglots.

—Pleure pas allons, tu le feras plus, pas?

Joannic continuait à sangloter.

—Eh bien, quoi donc, à c't'heure: t'as pas besoin d'crier comme ça, puisque j'gronde pas. Pourquoi tu pleuses?

Je v... veux... gar... der... ma... culotte, syllaba l'enfant d'une voix chevrotante.

—Tu l'aimes donc bien ta culotte?

—J'sais pas.

—Pourquoi tu la veux, alors?

—Yvonne, elle, veut pas d'un mari avec une robe.

—Ah! ah! ah!... Et c'est pour voir si tu es beau que tu as grimpé là?... Tiens, la v'là, Yvonne, va jouer avec elle et ne pense plus à la culotte.

Mais, était-ce possible?... Hier encore il avait des robes, il était une bonne fille comme Yvonne; aujourd'hui c'est un homme comme son papa. Sa culotte a même été taillée dans une limousine de son père; et ses yeux se portent avec ravissement des raies multicolores qui longent ses jambes, aux bretelles éclatantes que, pour la circonstance, sa mère a fabriquées avec des lisères de drap. Il n'a pas de bas, il est vrai; mais en a-t-il besoin avec une si belle culotte? elle seule suffit; il ne voit qu'elle... Son chapeau, posé crânement derrière la tête, formait comme une auréole à son visage bronzé par le soleil et le grand air; ses deux mains profondément enfoncées dans ses poches, il se précipita au-devant de sa petite amie, fillette de son âge à peu près, heureux de pouvoir enfin se faire admirer.

—Bonjour, Yvonne, regarde, je suis beau?...

—Ah! oui, t'es bien beau, comme ça, si t'avais toujours gardé une robe, t'aurais jamais été mon p'tit mari.

Et la fillette tournait et retournait autour de son camarade.

Joannic se laissait reparder complaisamment, faisait de gentilles mines pour émerveiller davantage sa petite femme. Tantôt, se cabrant comme un officier de cavalerie, il ressemblait à un coq se haussant sur ses ergots; tantôt, gonflant son ventre comme celui d'un chanoine, il forçait les culottes dociles à dessiner les lignes naissantes de son corps dodu et rondet.

Soudain, ses petites mains s'agitèrent dans ses poches. Elles cherchaient, ne trouvant pas... perdues dans ces immenses gouffres encore nouveaux pour elles.

Ce n'est pas son mouchoir, que veut Joannic... son éducation est plus que défectueuse. Un mouchoir!... c'est un embarras. Aussi, son petit nez rose sous la couche grisâtre qui le recouvrait les trois quarts du temps, faisait-il des va-et-vient plusieurs fois par jour, sur sa manche de chemise. Mais il ne s'en portait pas plus mal.

Enfin, une de ses mains apparut, s'élevant triomphante, et Joannic montra fièrement à sa petite amie un gros sou neuf, si brillant qu'il ne l'aurait certainement pas changé pour un louis, il était plus gros.

—Suis ton petit mari, aujourd'hui, pas?

—Oui, dit la fillette en l'embrassant.

—Alors acheter de la galette, alors.

Et les enfants partirent en courant. Joannic heureux d'abord d'avoir une belle culotte, puis de ce que sa petite amie le voulait bien pour petit mari; Yvonne, de ce que son petit mari avait

DIPLOMATIE



Lili.—Grand'maman, que je t'aime donc!
La grand'maman.—Chère beau bébé! Qu'on l'aime donc aussi!

Lili.—Grand'maman, as-tu encore des bonbons?

enfin une culotte presque pareille à celle du mari de sa maman, et de ce qu'elle allait manger de la bonne galette.

Ils revinrent bientôt, armé chacun d'un énorme triangle de gâteau, et, s'asseyant sur l'herbe, ils lancèrent autour d'eux quelques miettes invitant les oiseaux à leurs repas de fiançailles.

Oiseaux et oiselles s'approchèrent en sautillant; leur gazouillis et celui des enfants ne firent bientôt plus qu'un; convives ailés et babys roses, tous parlaient à la fois, heureux de vivre, heureux surtout de croquer de bonnes friandises.

Fin, le gâteau; finie, la dinette. Joannic met un gros baiser sur la joue fraîche d'Yvonne, tout fier de l'avoir régaler, et donne à ses invités le signal de la fin du festin, en se levant brusquement. Les oiseaux effarouchés, s'envolent à tire d'aile, tandis que les mignons fiancés, imitant leurs compagnons de table, prenant leur volée à travers champs.

Vingt ans après, Joannic et Yvonne se rappelaient cette journée d'accordailles et la bonne galette qu'ils avaient achetée avec le gros sou brillant. Fidèles à la promesse inconsciente qu'il se firent alors, ils sont aujourd'hui mari et femme et ne pensent pas sans émotion à ces premières culottes auxquelles ils doivent peut-être leur bonheur.

Mme JOSSELME.

QUEEN'S THEATRE

LEWIS MORRISSON

Le nom de Lewis Morrison est tellement associé à celui de "Faust" que l'acteur et le personnage ne font qu'un dans l'esprit de l'habitué de nos théâtres. Lewis Morrison s'est identifié au héros

créé par la sombre imagination de Goëthe, et sur la scène le "Méphisto" légendaire du poète devient un être vivant, tangible et visible. L'acteur le comprend, l'anime. Avec une parfaite délicatesse de touche et une grande vérité de couleur, il peint cet être fantastique sous sa forme narquoise, cynique et diabolique.

Le rôle de Méphisto est admirablement bien rendu pour le célèbre acteur. Entre ce personnage, Marguerite et Faust convergent toute l'attention et l'intérêt, mais il les domine tous. La poétique Marguerite, l'amoureux Faust ne sont



que des marionnettes que l'esprit diabolique fait jouer suivant ses desseins de perdition.

Marguerite a-t-elle jamais eu pour interprète une actrice dont le physique se prêtait mieux à ce rôle que celui de Mlle Florence Roberts? Celle-ci nous est apparue, lundi soir, à la lumière de la rampe, comme une de ces blondes beautés que rêvent les poètes. Elle a conquis son auditoire, — il serait peut-être plus exact de dire ses spectateurs.

Mademoiselle Roberts a un jeu sobre, vrai, juste. Mais c'est surtout dans le caractère de l'ingénue enfant du village qu'elle excelle.

Madame Edwin Clifford dans "Martha", Mr W. R. Owen dans "Faust", et Mr R. W. Laurence dans "Valentin" ont aussi obtenu un beau succès.

En résumé, le retour de Mr Morisson et de sa troupe est une bonne fortune pour le public montréalais.

IL FAUT QUE ÇA CHANGE

Elle, (disputant son poched de mari).—Mais enfin, quelle vie mènes-tu? c'est insensé! Avant hier, tu es rentré hier; hier, tu es rentré aujourd'hui; et aujourd'hui, c'est étonnant que tu ne sois pas rentré demain!

IL JURA MAIS UN PEU TARD, ETC

Lucien (avec reproches à sa mère).—Pourquoi qu'il n'y a pas de gâteaux aujourd'hui?

La mère.—Parce que tu n'as pas voulu aller me chercher des œufs, ainsi que je te l'ai demandé hier.

Lucien (penaud).—Aussi, tu ne m'avais pas dit que c'était pour faire des gâteaux.

THÉÂTRE-ROYAL

Le théâtre Royal avait cette semaine salle comble. Le mélodrame à l'affiche est une pièce d'actualité. Tout le monde se rappelle les tragiques événements de la terrible grève d'Homestead aux usines Carnegie. La version qu'en a donnée M. Frank Norcross est vivante, vraie et saisissante. Les tableaux et la mise en scène sont surtout frappants.

Les usines Carnegie, la rivière Monongahéla, l'attaque des barges blindées, l'arrivée des troupes ont fourni d'excellents sujets à l'artiste décorateur qui a produit de superbes toiles.

Le drame est bien conçu, soutenu et l'intrigue suivie et intéressante.

L'auteur s'est surtout appliqué à reproduire sur la scène la physionomie de ces aventuriers étrangers qui font la propagande de la foi anarchiste parmi les ouvriers.

L'étude des situations et des lieux a permis à M. Norcross d'enrichir le théâtre d'un mélodrame populaire d'une haute portée morale.

M. C. Crosbie, dans le rôle de Tip Barron et Mlle Marion Chase, rôle de Maggie Barron, sa femme, sont des types achevés de l'irlandais gougenard, spirituel et bon cœur.

Le personnel de la troupe est très nombreux. On y compte d'excellents artistes, comme MM. Frank Norcross, H. A. Grazier, T. J. Barrett, Reginald Harris et Mlles Kathel Kerr, Minerva Dory, Kate Brown et Jessie Reynolds.

La représentation mérite la faveur du public amateur.

NOUVEAUTE EN GRAMMAIRE

Le fils.—Papa, est ce qu'un prisonnier devient anglais quand il est arrêté?

Le père.—Mais non; pourquoi cette question.

Le fils.—Parce que tu dis, quand un homme est pris par la police, qu'on le traduit en cour. Je croyais que tu voulais dire qu'on le traduit en anglais.

ASSAUT DE GÉNÉROSITÉ

(Rencontre dans le tramway.)



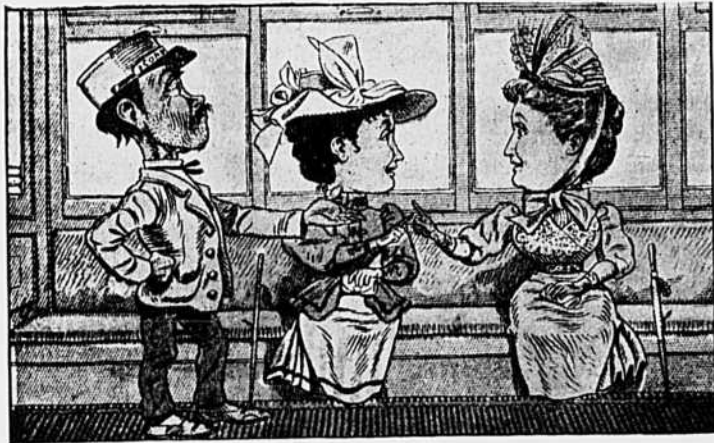
I

Madame Grinne.—Vous? Pas possible! La belle rencontre.



II

—...Il y a si longtemps que... tiens, que c'est donc bête! J'avais oublié le conducteur.



III

Madame Grinne } Ensemble. {—S'il vous plait, laissez-moi faire.
Madame Smith } {—Je vous en prie, c'est moi.

IV

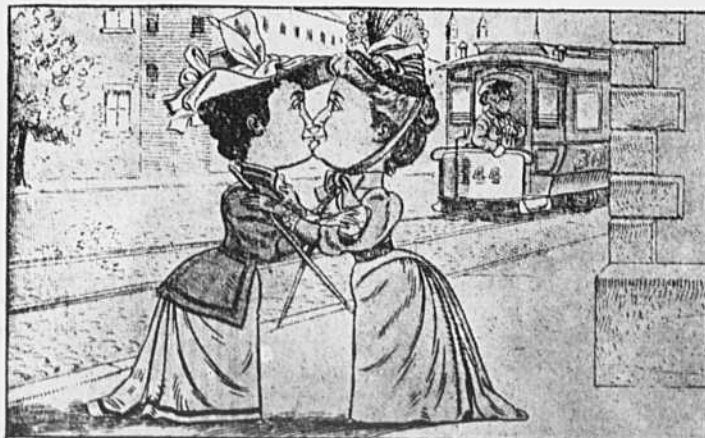
—{—C'est que j'insiste.
—{—J'ai la monnaie toute prête.

V

Madame Grinne.—Voici, conducteur... Aïe! La voilà par terre.
Madame Smith.—Pour deux, conducteur.

VI

Le conducteur, se relevant furieux.—Voici, madame.



VII

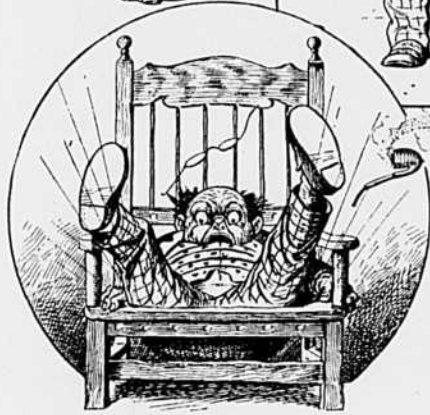
Madame Grinne. } —Au revoir, ma chère! Charmante, cette aventure.
Madame Smith. }

VIII

Madame Smith.—La pingre! Je savais qu'elle laisserait tomber son argent pour me forcer à payer.
Madame Grinne.—En a-t-elle pris des détours pour me faire payer! Mais les accidents déroutent bien des calculs.

COMBLÉ

... Dans les âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années !



I
— Quel infect oreiller ! Moi, ce qu'il me faut, c'est quelque chose de.....

rétrograder vers Sedan pour sauver le corps d'armée de ce général. Il n'entre pas dans notre cadre de détailler les péripéties du terrible drame de Sedan : on le connaît de reste. Je ne relaterai que le rôle joué par notre héros.

Après avoir fait le coup de feu deux jours durant contre les Prussiens ; après s'être mesuré victorieusement avec eux à la baïonnette au terrible combat de Balon où se déroula le dernier acte de la sanglante tragédie de Sedan ; après enfin, cette lutte suprême de un Français contre quatre Allemands, Mystigo rentra dans cette place qui fut livrée à l'ennemi avec les troupes par l'empereur réduit à capituler.

Cantonnée dans les villages aux environs de Sedan, parquée en majeure partie dans les plaines de la Meuse, l'armée française attendit cinq jours, son départ pour la terre d'exil : l'Allemagne. Etant dans la même compagnie que Mystigo, nous fûmes remis ensemble avec une quarantaine d'autres soldats, dans un grenier à foin, à quinze pieds au-dessus du sol. Les Prussiens nous laissèrent trois jours sans manger ; heureusement, Mystigo, que la famille Japy n'oubliait pas, recevait de temps à autre, de sa part, quelques bons pourboires, et en ce temps d'épreuve, il était en fonds. Aussi, grâce à sa générosité, les plus malheureux, ceux qui n'avaient pas le moindre rond comme on dit au régiment, n'eurent pas trop faim.

Le quatrième jour au soir, on nous annonça que nous partirions le lendemain matin comme prisonniers de guerre pour tout le temps que dureraient les hostilités entre la France et l'Allemagne. Notre régiment prisonnier, devait être dirigé sur Dantzig, port de mer prussien sur la Baltique, à deux cents lieues au moins des frontières françaises.

— Non d'un casque à pique ! s'écria Mouton en apprenant cette nouvelle, faut-il qu'ils aient peur du quatre-vingt-sixième de ligne ces *choucroutman*, pour nous envoyer si loin !

— C'est sans doute parce que tu t'y trouves, Mystigo, dirent en riant les camarades, malgré l'envie de pleurer que tous à peu près, éprouvaient ; mais chez le Français, l'esprit gaulois reprend toujours ses droits, quelque soit l'épreuve qui l'assaille.

Cependant, à ce moment où la France était accablée par le malheur, ses loyaux soldats ressentaient une peine terrible à s'éloigner d'elle ; et pendant que l'invasion triomphante allait s'acheminer à peu près sans résistance sérieuse, à travers la patrie violée, faute de soldats pour l'arrêter, ses nobles enfants, ses défenseurs, victimes d'une catastrophe imméritée, iraient geler et peut-être mourir de misère dans une contrée inhospitalière. Dantzig, ville du nord de la Prusse, est située dans les parages les plus froids de l'Allemagne et il y règne, selon notre expression populaire, un froid de *plusieurs loups*. Chacun alors s'ingéniait à trouver le moyen d'échapper au transport *honteux*, afin de gagner sa prison respectueuse. Il était extrêmement difficile de s'échapper des mains prussiennes.

Les enclos, les maisons remplis de prisonniers étaient, en effet, gardés par de nombreuses sentinelles, sans compter que toutes les issues des localités où étaient provisoirement cantonnées les troupes prussiennes, ainsi que leurs périmètres, étaient étroitement surveillés.

On cherchait donc des expédients et on ne trouvait pas, quand Mystigo s'écria comme un sénateur romain :

— Pères conscrits, je viens de découvrir la clef de la situation dans ma poche, et en disant, il en tira une pièce de cent sous, dans laquelle " reluisait le soleil ", ainsi que le disait notre vieux poète, Mathurin Régnier.

— Quoi ! acheter les Prussiens ! répliqua-t-on. Alors, tu peux rengainer cette épée de combat car tu ne vaincras probablement pas l'ennemi avec ça ; à moins que tu n'en aies quelques centaines de ce module à ta disposition.

— Que c'est bête, les gens qui répondent avant

MYSTIGO

(Pour le SAMEDI)

VI

Mystigo et l'auteur de ce récit avaient fait l'exercice du fusil et acquis les premières notions de l'art militaire au lycée. Aussi, après quinze jours de manœuvres au dépôt du régiment à Saint-Malo, Mystigo et moi, demandâmes-nous à partir pour la frontière avec le premier détachement qui allait rejoindre l'armée de Mac Mahon. Certes quinze jours d'exercice militaire, bien que fiévreusement occupés, étaient bien peu pour aguerrir de jeunes soldats comme nous et pour les lancer au feu en face d'une troupe aussi solidement organisée et aussi disciplinée que l'était l'armée prussienne, dont chaque soldat n'avait pas moins de deux années au corps.

Mystigo, en effet, n'était âgé que de dix-sept ans et je n'en comptais que seize seulement, minimum de l'âge où un Français peut contracter un engagement militaire.

Mais la patrie avait besoin de défenseurs et tous les engagés qui, au nombre de plus de deux cent mille, volèrent alors à son secours, étaient pleins d'enthousiasme patriotique. Hélas ! la France devait apprendre à ses dépens, que l'enthousiasme ne supplée pas à la discipline et que l'ardeur guerrière ne vaut pas un long séjour à la caserne pour former un soldat. Pour soutenir une campagne longue et difficile comme le fut celle de soixante-dix, il faut, en effet, des soldats entraînés, habitués aux longues marches, rompus aux manœuvres fatigantes, familiarisés avec la discipline qui apprend à savoir se soumettre à toutes les exigences du métier des armes, à régler sa vie jusqu'à l'austérité et même à accepter volontiers les privations, toutes choses qui constituent ce qu'on appelle le soldat aguerrri.

Le résultat, comme on le sait, fut qu'après six bons mois de résistance qui étonnèrent les allemands qui connaissaient notre faiblesse militaire, la France arrêta cette comédie sanglante.

Au moment où elle commençait, que devenait Mystigo. Mouton, doué, nous le savons, d'un tempérament de fer, d'une énergie indomptable, d'un courage à tout épreuve et d'une volonté inflexible, devait se trouver, à la barbe de l'ennemi, aussi à son aise qu'au préau du lycée. Ainsi merveilleusement doté, Mystigo était naturellement aussi mûr pour la guerre qu'un grognard (vieux soldat) du premier empire ; c'est bien à lui qu'on pouvait appliquer cette sublime pensée du Cid de Corneille :

AMÉNITÉS FÉMININES



Hélène. — Que je te félicite ! C'est si beau pour une jeune fille d'épouser l'homme de son choix !

Julie. — Mais je n'ai jamais dit que c'est l'homme de mon choix.

Hélène. — Pas nécessaire de me le dire. Aussitôt que j'ai su qu'il a dix mille piastres de revenus, j'en ai été sûre.

PAS DE FAUX PAS EN AMOUR

d'avoir tout entendu, dit Mystigo en souriant ; avec ce rond d'argent et quelques autres, s'il le faut, j'achète au poids de l'or, une bouteille de schnick (eau de vie) que le Prussien aime tant à caresser, j'en offre très poliment, un coup, puis un re-coup ainsi de suite, à nos deux sentinelles, jusqu'à ce que Bacchus les ait plongés dans une douce rêverie ; alors, nous attendons les conséquences et nous agissons... vous verrez comment, laissez-moi faire.

Les Allemands accordaient volontiers aux prisonniers tout ce qu'ils demandaient, moyennant finance s'entend ; ils ne rougissaient pas d'exploiter les pauvres prisonniers en leur vendant leurs drogues bien cher, ce qui faisait dire avec raison à Mystigo qu'il se procurerait au poids de l'or son élixir de délivrance.

Mystigo avait cinquante francs sur lui ; il les employa à l'acquisition de cinq bouteilles de whisky prussien à dix francs pièce ; c'était cher, comme on voit.

A minuit, alors que tout dormait, excepté les cerbères prussiens, Mystigo s'approcha de l'unique fenêtre qui éclairait notre grenier. Comme tous les Alsaciens, Mouton parlait l'Allemand. Il héla donc ses redoutables gardiens et leur dit :

— Il fait froid, prenez donc un coup ; et ce disant, il descendit une bouteille intacte au moyen d'une ficelle.

On ne pouvait communiquer à notre aérienne demeure qu'au moyen d'une échelle que les Prussiens enlevaient quand son usage n'était pas requis.

A la vue de la bouteille, une des sentinelles s'empressa d'accepter et but une fameuse lampée ; l'autre fit quelques objections craignant surtout, disait-il, d'être trahi par les prisonniers, car il était défendu aux sentinelles de boire à leur poste.

— Allons donc, dit Mystigo, qu'est-ce que cela nous donnerait de vous trahir.

Le camarade se laissa donc gagner et but une bonne dose. Mystigo insista pour que les deux prussiens *repiquent* ; comme ils aimaient le petit coup, Mystigo n'eut pas de peine à les convaincre et ils absorbèrent presque toute la bouteille.

Les effets de l'absorption du schnick qui est très-fort en alcool, ne se firent pas attendre : bientôt l'une des sentinelles s'accota au mur, s'y arc-bouta un instant et finalement, s'affaissa sur lui-même et s'endormit profondément ; l'autre titubait affreusement, butait à chaque instant, puis en s'appuyant sur son arme, vacillait comme un peuplier agité par la tempête ; cependant, il ne tombait pas et résistait au sommeil, ce qui contrariait énormément Mystigo et ses compagnons qui attendaient ce résultat avec impatience. Quelques-uns de ceux-ci proposèrent de descendre et d'étrangler l'Allemand réveillé, afin d'en finir plus vite, mais Mystigo s'opposa à ce moyen qui répugnait à sa loyauté.

— Cet acte serait lâche, odieux même, dit-il, parce que cet ennemi est incapable de se défendre en ce moment ; moi, je vais vous en débarrasser sans manquer aux lois de l'honneur.

S'approchant alors de l'ouverture du grenier : — Eh ! sentinelle, dit-il, approche donc l'échelle que je descende...

Le Prussien n'ayant qu'une conscience confuse de ce qui se passait maintenant autour de lui, lui boragouin ces mots :

— Je ne peux pas te poser l'échelle ; descends et viens la placer toi-même.

Mystigo et ses camarades ne purent s'empêcher de rire de cette naïveté de l'Allemand ivre ; mais l'échelle importait peu à Mystigo pour qui cette descente de quinze pieds sans appui, n'était qu'un jeu. Au moment de l'exécuter, il nous dit :

— Voilà le moment ; je vais poser l'échelle ; descendez vivement et gagnez le verger derrière la maison ; glissez vous ensuite en rampant le long de la clôture et en vous effaçant le plus possible dans l'ombre des pommiers ; dirigez-vous alors du côté du bois qui est à peu près à trois quarts de lieue d'ici sur la gauche, et prudence, pas de bruit car il y a des sentinelles dans la plaine à deux minutes en arrière de la ferme et la lune brille. Pendant ce temps, j'amuserai le Prussien et le tiendrai à distance. Videz les bouteilles de *schmap* pour vous donner du cœur et



I
Lui.—Voulez-vous être ma femme ?



II
Elle.—Non, jamais.



III
Lui.—Ah ! mes rêves, mes illusions ! Je suis en amour....



IV
.....jusqu'au cou !



V
Elle.—Alors, c'est différent ; je sais que la vérité sort du puits.



VI
Bonheur débordant.

maintenant, chacun pour soi et tous dans le bois en face la ferme où je vous rejoindrai.

Et sur ces paroles, Mystigo se suspendant au bord de l'ouverture, se laissa tomber légèrement sur le sol et courut au Prussien.

— J'ai descendu sans échelle, lui dit-il, mais je ne peux pas remonter sans l'ustensile, alors je vas le poser, ainsi que tu me l'as dit.

— Fais, dit l'autre machinalement.

Mystigo plaça l'échelle et revint vers le Poméranien sous prétexte de lui demander du tabac, ce dont il se fichait comme de Colin-Tompon, car il ne fumait pas. Puis il engagea la conversation tout en cherchant à éloigner insensiblement l'Allemand, de l'échelle. Il y réussit assez bien tout en lui parlant de la guerre, de ses malheurs, des épreuves, et des dépenses énormes qu'elle occasionnait aux deux peuples, etc ; quant à moi, lui dit le malin Mystigo, j'en ai déjà plein le dos

et je ne suis pas fâché d'être prisonnier, ainsi que mes camarades de là-haut. Je désire maintenant que la paix se signe et toi ? mais j'y pense, ajouta-t-il sans attendre la réponse de l'Allemand qui, du reste, était à peu près incapable de tenir une conversation, j'ai laissé l'échelle bebout, retournons-y car les camarades peuvent bien avoir l'idée... on ne sait pas, hein ! cette parole ramena quelque peu le Prussien à la réalité, et faisant gauchement le demi-tour, (car Mystigo l'avait tenu continuellement le dos tourné à l'échelle), il se rapprocha de celle-ci.

Par un coup d'œil furtif. Mouton s'était rendu compte du départ du dernier prisonnier ; il coucha alors l'échelle au pied de la grange afin de reculer le soupçon d'évasion que pourrait concevoir la patrouille qui devait passer environ une demi-heure plus tard et gagner ainsi quelques minutes sur la poursuite possible des prisonniers

UN PHÉNOMÈNE



Le cheval Edison, exhibé, cette semaine, à Montréal sur le terrain de l'Exposition.

Pour justifier la descente de l'échelle, Mystigo dit au Prussien :

De cette façon, tu n'auras pas à craindre qu'aucun de nos nôtres ne t'échappe.

—Bon, bon, dit le soldat satisfait.

—Quant à moi, n'aies pas peur, je vas te quitter à la minute mais avant, laisse-moi voir ton Dreyse (fusil), ajouta Mouton pour prolonger la conversation afin de donner le temps aux camarades de s'éloigner.

La sentinelle, en effet, bien qu'ivre, conservait encore, en apparence, assez de notion du devoir pour donner l'alarme au moment où Mystigo lui échapperait.

Le Prussien fit bien quelques difficultés mais laissa néanmoins Mystigo prendre l'arme pour l'examiner.

—Attention, dit l'allemand, il est chargé.

—Ah ! fit Mouton étonné. Tout en l'examinant, il questionnait le fusilier prussien sur son maniement.

—Ainsi, conclut Mystigo, le fusil est en ce moment au cran de sûreté ! oui, répondit l'autre.

—Quelle heure est-il ? demanda notre petit homme à l'allemand qui avait une montre.

Le Prussien tira son cadran pour répondre, mais il avait beau fixer les aiguilles, il n'y voyait goutte.

—Regarde toi même, dit-il enfin à son interlocuteur.

—Une heure, articula Mouton, et il pensait : Voilà près d'un quart d'heure qu'ils ont quitté le grenier, ils se rapprochent du bois, c'est le moment psychologique.

L'allemand, auquel la fraîcheur de la nuit rafraîchissait un peu les esprits, dit alors à Mouton, tout en resaisissant son fusil, que celui-là avait toujours dans les mains :

—Romonte, car la patrouille va bientôt passer, et si elle me voyait en conversation avec toi, je passerais au conseil de guerre.

—Et qu'aurais-tu ? fit Mystigo.

—Une année de compagnie de discipline à la rentrée en Allemagne.

—Et tu l'auras, ton année, pensa Mystigo, car tu es saoul, puis tout haut : Bah ! ne crains pas ; la ronde ne me verra pas avec toi et ce disant, il présenta son bidon plein d'eau-de-vie à l'allemand : "un dernier coups et je te quitte".

Celui-ci repoussa la gourde :

—J'en ai assez dit-il.

—Une simple gorgée, il fait frisquet, cela ne te fera pas de mal.

Le Prussien se laissa gagner.

Pendant qu'il buvait, réalisant ainsi l'espoir de Mouton de renforcer son ivresse, celui-ci jeta un coup d'œil sur l'autre sentinelle : elle dormait toujours "comme plusieurs sabots," selon l'expression d'une opérette en vogue.

Le Prussien avait repris son fusil et s'était appuyé dessus.

Le désir de Mystigo était réalisé : l'ivresse du sbire allemand qui avait absorbé une copieuse rasade, avait empiré ; il fut obligé de s'adosser au bâtiment, sur les occupants absents duquel il veillait, et sa tête retomba sur sa poitrine.

Soudain, Mystigo lui arracha son fusil et l'Allemand perdant l'équilibre, roula par terre en poussant un grognement.

—Adieu, ricana à mi-voix Mouton et il s'élança sur les traces de ses camarades.

En tournant la maison, il jeta un dernier coup d'œil à son ennemi ; celui-ci cherchait à se relever mais n'y parvenait pas, il cessa tout mouvement.

Bien tranquille de ce côté, Mystigo mit le fusil en bandoulière et se jeta à quatre, arpentant le pré avec la dextérité d'un singe. Arrivé à l'extrémité

du verger, long de deux cents verges à peu près, il en escalada la barrière au lieu de ramper dessous comme l'avaient fait ses camarades pour n'être point remarqué et se mit à courir de toutes ses forces ; il détalait avec la rapidité d'un cerf en se disant :

—Maintenant, je me fiche des fantassins allemands.

Il venait de faire cette réflexion, lorsqu'il entendit une grande rumeur au bourg de Bezeilles qu'on venait de quitter.

La ferme que nous avions occupée comme prisonniers, avait été brûlée comme le reste des habitations, la torche à la main. Les barbares Allemands agissent ainsi pour se venger de la défaite que l'infanterie de marine leur avait infligée en les repoussant de cette place. Seul, le fenil ou grenier à foin avait été épargné par les Prussiens, afin de la réserver pour nourrir leur chevaux et c'est là qu'ils avaient placé à peu près la moitié de la compagnie dont Mystigo et moi faisons partie.

Nous étions sous la garde de deux sentinelles, à cause de l'isolement du fenil, un peu retiré de la rue.

Tout à coup, Mystigo entendit ce cri : "aux armes !" c'était la patrouille qui, reconnaissant l'évasion des prisonniers, donnait l'alarme.

Un escadron de hulans était en grand'garde permanente sur la place du bourg et chaque fois que les sentinelles ou les rondes appelaient aux armes, l'escadron devait s'élaner à l'endroit d'où venait le cri.

C'était une mesure établie par les prévoyants Prussiens pour arrêter les prisonniers déserteurs. En une minute, les lanciers de l'armée allemande furent auprès de la ferme ; ils n'eurent pas de peine à deviner de quel côté nous avions tiré et se lancèrent à travers champs pour nous empêcher d'entrer sous bois s'il en était temps encore.

Nous en étions éloignés de deux cents verges environ quand nous entendîmes la trépidation de leur charge. Bien que nous eussions couru sans arrêt au pas gymnastique, nous redoublâmes de vitesse, et un saut qui peut général commença.

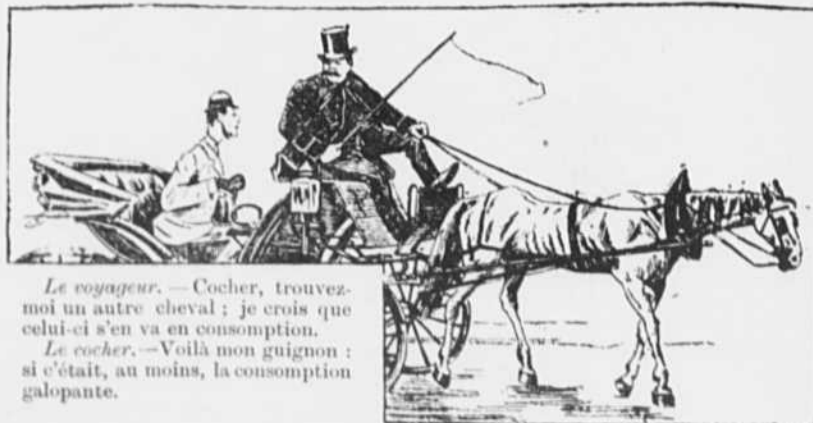
La plupart des prisonniers furent assez chanceux pour gagner le bois malgré les nombreux coups de revolver que l'ennemi nous envoyait à distance et qui ne touchèrent personne ; mais les terribles hulans en atteignirent enfin quelques-uns moins heureux à la course et les chargèrent à coup de sabre. Parmi ceux-ci, un fut tué et quatre furent blessés au nombre desquels l'auteur de ce récit. Certes, tous ceux qui furent touchés par le fer de ces colosses de l'armée allemande, qu'on appelle les hulans, devaient être infailliblement tués, sans une précaution atténuante que tous avaient prise. Chacun des prisonniers avait arraché aux nombreux arbres de la plaine qu'on avait croisés, un gourdin respectable afin de se défendre en cas d'attaque, et c'est avec ces branches que nos hommes avaient paré les coups de sabre de leurs redoutables adversaires.

ANTIDE.

(A suivre.)

Ripans Tabules euro jaundico.

GUIGNON



Le voyageur. — Cocher, trouvez-moi un autre cheval ; je crois que celui-ci s'en va en consommation.

Le cocher. — Voilà mon guignon : si c'était, au moins, la consommation galopante.

CONVERSATION SURPRISE



Marchand de guenilles.—Avez-vous des bouteilles, des chiffons, des vieilles-riens ?

M. Farcentair.—Des vieilleries ! Je pense, et pas cher. Je vous donne un écu si vous voulez fourrer ma belle-mère dans votre sac.

La Térébenthine est non-seulement un remède très populaire, mais aussi un des meilleurs que possède la matière médicale. Son emploi est recommandé par les sommités médicales dans le traitement d'un grand nombre de maladies, mais c'est surtout dans les affections des membranes muqueuses que l'on obtient des résultats vraiment extraordinaires. Comme ce sont ces membranes qui tapissent l'intérieur des voies respiratoires et urinaires, il s'en suit que c'est de préférence dans le traitement des maladies qui affectent ces différents organes que l'on doit avoir recours à ce précieux médicament.

Comme le goût désagréable de la térébenthine, ainsi que l'irritation qu'elle produit sur le tube digestif, en rendent l'administration difficile et même impossible dans un grand nombre de cas, le Docteur J. G. Laviolette a réussi, après de nombreuses expériences, à composer un Sirop très agréable au goût, inoffensif et possédant à un haut degré toutes les qualités balsamiques et antiseptiques de ce remède inappréciable.

Messieurs les médecins et les malades devront donc avoir recours au Sirop de Térébenthine du Docteur Laviolette lorsqu'ils auront à traiter les maladies des voies respiratoires et urinaires telles que : rhumes, bronchites, grippe, coqueluche, asthme, consommation, gravelle, cystites chroniques, etc., et tous les catarrhes des bronches, des poumons et de la vessie.

Ce Sirop peut être administré pur ou dans de l'eau ou du lait, au goût.

Dose.—Une cuillerée à soupe trois fois par jour, surtout le matin à jeun et le soir au coucher. Aux enfants, par cuillerées à thé en proportion de l'âge.

N. B.—Se méfier des contrefaçons et toujours demander le Sirop de Térébenthine comme suit : "Sirop de Térébenthine du Docteur Laviolette"
En vente dans toutes les pharmacies. Prix : 25 et 50 cts. le flacon.

SENTIER DIFFICILE



Josette.—Vise bien les piquets ; tu vois qu'il ne faut pas toucher à l'herbe.

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

VIII.—UN COUP DE FEU

(Suite)

—Déjà !—murmura-t-elle avec une adorable naïveté.

—Oui, déjà, —répondit le jeune homme avec une tristesse qui n'était point jouée,—le moment est venu de nous séparer. Le hasard nous avait réunis pour un instant. Je vous le répète, mademoiselle, cet instant laissera dans mon âme d'ineffaçables souvenirs.

Marguerite entr'ouvrit les lèvres.

Mais le temps lui manqua pour articuler une réponse.

Le postillon, profitant de ce que la montée s'était sensiblement adoucie, venait de remettre ses chevaux au trot, et la voiture s'arrêtait à côté des jeunes filles.

Un vieux domestique à tête grise, vêtue d'une longue houppelande galonnée, descendit du siège avec plus de vivacité qu'on aurait pu en attendre de son âge.

Il sembla très surpris de voir mesdemoiselles de Kergen en compagnie d'un jeune chevalier.

Marguerite ne lui laissa pas le temps de parler.

—Mon vieux Frantz,—lui dit-elle vivement avec cette familiarité des jeunes filles vis-à-vis d'un serviteur qui les a bercées dans ses bras,—as-tu entendu un coup de fusil tout à l'heure ?

—Oui,—répondit Frantz,—et j'ai pensé que quelque braconnier à l'affût venait de tuer un pauvre lièvre allant au *gagnage*. . . Vilaine vengeance que ces braconniers ! . . .

Marguerite prit Frantz par la main et le conduisit auprès du corps inanimé du loup-cervier.

—Regarde !—lui dit-elle.

Le vieux serviteur poussa un cri.

IX.—L'EMBUSCADE.

—Ah ! mon Dieu !—murmura-t-il ensuite en levant les mains et les yeux vers le ciel,—ah ! mon Dieu !

—C'est effrayant, n'est-ce pas, mon bon Frantz ?—dit Marguerite.

—Eh bien, figure-toi que sans le courage et la présence d'esprit de ce monsieur (et elle désignait l'inconnu), cette horrible bête nous dévorait toutes vives, ma pauvre Mina et moi . . .

Le vieux domestique, en entendant ces paroles, se précipita presque aux genoux du jeune homme. Il saisit ses deux mains qu'il couvrit de baisers, et il balbutia d'une voix entrecoupée :

—Que le bon Dieu vous bénisse, monsieur, . . . vous bénisse et vous récompense . . . Le pauvre Frantz n'a plus que bien peu d'années à vivre, mais ces années, croyez-le bien, il les donnerait pour vous de bon cœur . . .

L'inconnu releva le bon vieillard et s'efforça de mettre un terme à la touchante expansion de sa reconnaissance.

—Le croirais-tu, Frantz ?—reprit Marguerite,—monsieur refuse de venir au château de Kergen, et d'y recevoir les remerciements de notre père ?

—Oh ! c'est mal, cela, par exemple !—s'écria le vieillard.—M. le baron serait si heureux de voir monsieur . . . Oui, certes !—continua-t-il en s'adressant à l'inconnu,—le plus beau jour de la vie de mon excellent maître serait celui où il pourrait serrer dans ses bras le sauveur de ses chères enfants . . .

—Vous voyez, monsieur,—répondit Marguerite,—vous voyez ! ce que je vous disais tout à l'heure, Frantz vous le répète.

—Hélas ! mademoiselle, je ne puis, moi, que vous répéter ma réponse : ce que vous me demandez, je souhaiterais ardemment de le faire, mais, par malheur, c'est impossible . . .

Marguerite secoua la tête.

—Ah !—murmura-t-elle,—il n'y a d'impossible que ce qu'on ne veut pas . . .

—Vous êtes injuste envers moi ! . . . s'écria l'inconnu,—oui, bien injuste ! . . . Si vous saviez, si vous saviez . . .

—Quoi donc ?—demanda Marguerite.

L'inconnu ne répondit pas ; sa contenance exprimait un extrême embarras.

La conversation dut se terminer là.

—Nous avons encore un fameux bout de chemin à faire avant d'atteindre Zeltheim où vous devez coucher,—dit le postillon à

Frantz,—je crois que nous ferons joliment bien de nous remettre en route. . . .

Marguerite et sa sœur entendirent ces mots et comprirent toute la justesse de cette observation.

Elles remontèrent en voiture. Frantz regrimpa sur le siège et le postillon se remit en selle.

Au moment où le carrosse allait s'ébranler, Marguerite, par la portière, tendit sa main à l'inconnu.

Ce dernier la saisit et l'appuya doucement contre ses lèvres.

—Adieu ! mademoiselle. . . —balbutia-t-il.

—Laissez-moi espérer que c'est *au revoir*. . . —répondit la jeune fille.

—Non,—répéta tristement l'inconnu,—*c'est adieu*. . . adieu pour toujours.

Marguerite, découragée de sa persistance inutile, laissa retomber sa main.

Le postillon fouetta ses chevaux, qui partirent au trot.

Le carrosse roula rapidement sur le plan incliné de la descente, et le jeune chasseur resta seul et immobile dans l'endroit désert où il se trouvait.

Pendant quelques secondes, appuyé sur son fusil et écoutant le bruit des grelots qui s'affaiblissaient dans le lointain, il sembla s'abandonner tout entier à ses réflexions mornes et profondes. Mais soudain, et comme si une pensée inattendue et foudroyante venait de l'assaillir, il se frappa le front, et, jetant son fusil sur son épaule droite, il se mit à courir dans la direction qu'avait suivie la chaise de poste.

Il fit ainsi une centaine de pas ; puis, quittant la grand-route qui décrivait sur les flancs de la montagne ses sinuosités infinies, il se précipita hardiment dans un sentier taillé pour ainsi dire à pic au milieu des rochers et des broussailles, et praticable à peine en plein jour pour les chèvres et pour les bergers qui les conduisaient au pâturage.

Certes, il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances contre une que l'inconnu périrait pendant le périlleux trajet qu'il venait d'entreprendre avec une témérité qui touchait à la folie.

Cependant, au bout de moins d'un quart d'heure, il atteignit, sans autre mal que quelques égratignures aux mains, un terrain plus facile, qui, par une pente douce et gazonnée, conduisait à un vallon ombragé d'arbres séculaires.

La grand-route passait dans ce vallon et sous ces arbres.

L'inconnu, au moment de s'engager parmi les ténèbres de ce couvert épais qui ne laissait point les vagues clartés du ciel arriver jusqu'à la terre, tira de sa poche le petit sifflet d'argent dont nous avons déjà parlé, et, l'approchant de ses lèvres, en fit sortir un son prolongé, mais si faible et si doux qu'il aurait été à peine perceptible pour des oreilles inattentives.

Un son exactement pareil lui répondit aussitôt.

L'inconnu rentra alors sous les arbres et continua à marcher rapidement.

Au bout de quelques minutes, deux hommes, qui semblaient sortir de terre devant lui, lui barrèrent le chemin, et une voix murmura à son oreille :

—Qui va là ?

—*Vivent les nuits sans lune !*—répondit l'inconnu.

A ce mot de passe, les deux hommes s'écartèrent respectueusement et la voix qui avait parlé tout à l'heure reprit :

—Pardon, capitaine, nous ne vous avons pas reconnu ; sous ces diables de vieux hêtres il fait plus noir que dans un four éteint, ou dans la marmite d'une sorcière. . . .

.. Au coup de sifflet de tout à l'heure, nous nous doutions bien que c'était quelqu'un des nôtres ; cependant, nous n'en étions pas assez sûrs pour ne point prendre des précautions.

—Bien. . . bien. . . —répondit le jeune homme que nous venons d'entendre nommer capitaine ;—vous faites bonne garde et vous avez raison. Où est Roncevaux ?

—Où vous l'avez laissé, capitaine, près du petit fossé qui borde la route.

—C'est bon, j'y vais.

Le capitaine, en qui sans doute nos lecteurs ont depuis longtemps reconnu le chevalier Jean Denis de Poulailleur, se mirent en marche et atteignit bientôt l'endroit désigné.

Pour la seconde fois, une voix lui demanda :

—Qui va là ?

Pour la seconde fois, il répondit :

—*Vivent les nuits sans lune !*

Puis il appela, mais d'un ton bas et étouffé.

—Hé ! Roncevaux.

—Voilà, capitaine. . . —répondit le lieutenant, en faisant quelques pas au-devant de son chef.

—Vous avez entendu le signal que je vous ai donné il y a plus d'une heure, depuis le haut de la montagne ?

Signal qui voulait dire :

Restez à l'affût, voici le gibier ! Oui, capitaine, j'ai entendu et j'ai répondu, n'est-ce pas ?

—C'est juste.

—Puis, un peu après, il y a eu un coup de feu ; est-ce vous qui l'avez tiré, capitaine ?

—Moi-même.

—Sur quel espèce de bête ou de gens, capitaine ?

—Sur un loup.

—Ah ! diable ! Je ne vous fais pas l'injure de vous demander, capitaine, si votre balle a frappé juste. . . je connais votre façon de tirer le fusil, la carabine et le pistolet. Mais quel est, s'il vous plaît, le gibier annoncé par le coup de sifflet ?

—Une chaise de poste.

—Savez-vous qui elle contient, capitaine ?

—Deux jeunes filles et un vieux domestique.

—Par conséquent, aucune résistance possible ! Bonne affaire ! excellente affaire !

Et le lieutenant se frotta les mains.

Denis l'interrompit dans cette jubilation expansive.

—Roncevaux,—lui dit-il.

—Capitaine.

—Nous n'arrêterons pas cette chaise de poste. . . .

—Vous dites ? . . . —s'écria le lieutenant qui n'en croyait point ses oreilles.

—Je dis : Nous n'arrêterons pas cette chaîne de poste. . . .

—Et pourquoi donc cela, capitaine ?

—Parce qu'il est indigne de braves gens comme nous de nous attaquer à deux jeunes filles sans défense. . . .

—Aussi, capitaine, ne leur ferons-nous pas le moindre mal à ces jeunes filles. . . . Nous nous contenterons de les dévaliser parfaitement, et elles pourront continuer leur route ensuite.

—Roncevaux, elles mourraient d'effroi !

—Ni vous ni moi ne sommes effrayants, capitaine. . . . Vous rasurez l'une, et moi l'autre.

—Cela ne sera pas, Roncevaux ; je veux que cette voiture passe librement. . . .

—Ah ça ! capitaine, voyons, soyez franc avec moi. . . . Vous avez un autre motif que celui que vous me donniez tout à l'heure ?

—Peut-être. . . .

—Lequel ?

—J'ai vu ces jeunes filles, je me suis trouvé avec elles, je leur ai sauvé la vie en tuant un loup-cervier qui allaient se précipiter sur elles. . . .

—Ah ! ah ! capitaine,—s'écria Roncevaux, je commence à comprendre. . . . Je parie, capitaine, que les demoiselles sont jolies. . . .

—Ah ! murmura Denis,—l'une surtout, l'ainée ! . . . C'est une fée Roncevaux ! . . . Une véritable fée, avec ses grands cheveux noirs et ses yeux qui vous remuent le cœur !

—Capitaine ?

—Roncevaux !

—J'ai une idée que je crois bonne.

—Voyons.

—Arrêtons le carrosse au passage ; engageons poliment à descendre la demoiselle, ou plutôt la fée dont les cheveux noirs et les grands yeux produisent sur vous un tel effet, et qu'elle devienne votre compagne ! Que dites-vous de mon idée, capitaine ?

—Je dis que tu es fou, Roncevaux !

—Ah ! par exemple !

—Oui, fou ! . . . trois fois fou ! . . . Cette jeune fille est un ange ! Comment donc veux-tu que je songe à associer sa destinée à celle d'un bandit tel que moi !

—Bah !—répliqua le lieutenant,—qu'est-ce que ça fait ? Depuis le commencement du monde on a toujours vu les anges adorer les diables ! . . . D'ailleurs, vous avez pour vous la jeunesse, la beauté, la bravoure, et de l'argent à remuer à la pelle !—Tout ceci compense bien un peu de diablerie !

(A continuer.)

Un Breuvage Délicieux et Fortifiant LE CHOCOLAT MENIER

Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. ALFRED CHOUILLON, MONTRÉAL, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

QUAND MÊME

Depuis longtemps on annonçait ce grand tournoi de billard, et les spectateurs étaient nombreux et surtout très excités.

L'un d'eux pour voir de plus près un coup difficile, s'avance un peu trop de son siège et reçoit sur le nez un coup de queue de billard qui lui arrache un cri.

—Oh! ça ne fait rien, lui dit le joueur très poliment, j'ai eu mon point quand même.

—Et moi aussi, répond l'infortuné.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

PARC-ROYAL

Avenue Mont-Royal, près de la rue St-Denis

Dimanche, 25 Septembre

APRES-MIDI ET SOIR

**LA PLUS GRANDE REPRESENTATION
DE LA SAISON**

RICE et ELMER,

Les TROIS FRERES DEVENE,

Et une foule d'autres Acteurs et Acrobates de première force.


Portes ouvertes à 1 et 7 heures P. M.

ADMISSION, 10 CENTS. ENFANTS, 5 CENTS.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le **Tonique** le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



**Au QUINA
SUC DE VIANDÉ
PHOSPHATE de CHAUX**

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.

Le **VIN DE VIAL** est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'**Anémie** sous toutes ses formes, **Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité** résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. Toutes Pharmacies.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 19 SEPTEMBRE
Après-midi et soir.)

Le dernier drame du jour

THE HOMESTEAD OF '92

Représentant la dernière grève de Homestead.

Magnifique décor montrant les fameuses forges de Carnégie en pleine opération.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

Mr POTTER OF TEXAS.

QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant LUNDI, 19 SEPTEMBRE,
matinées Mercredi et Samedi.

Le plus célèbre de tous! L'acteur américain si renommé, LEWIS MORRISON, aidé de son excellente troupe dramatique, dans la production d'un effet scénique et dramatique de

FAUST

Deux chars remplis de toiles de dessin nouveau, plans électriques merveilleux et vingt-cinq lumières Calcium. Certainement la production la plus sublime du Théâtre américain.

Samedi prochain, Mr Lewis Morrison figurera "Le Cardinal de Richelieu." Les costumes sont les plus magnifiques que l'on ait vus à Montréal.

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard, et au magasin de la Cie New-York Piano, de 9 a.m. à 5 p.m.

PRIX

Le soir \$1.00, 75 cts, 50 et 25 cts.

Matinée, Samedi, prix : 75 cts, 50 et 25 cts.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

23,600 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

DYSPEPSINE

— LE —
GRAND REMEDE AMERICAIN

DYSPEPSIE

— POUR LA —
GUERIT RADICALEMENT


L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille



REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD.
A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Bilioussness, Headache, Constipation, Dyepepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief. Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

E. G. SIMARD, B. C. L.
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

Loterie de la Province de Quebec

AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

VALEUR DES LOTS, \$52,740

Tous les lots sont tirés à chaque tirage.

TIRAGES LE 1er ET LE 3ème MERCREDI DE CHAQUE MOIS

Rappelez-vous que le gros lot est de

\$ 15,000

PRIX DU BILLET, \$1.—II BILLETS POUR \$10.

Pour \$1.00 vous pouvez gagner \$15,000.
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 5,000.
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 2,500.
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 1,250.

Il y a aussi un grand nombre de lots de \$5, \$10, \$15, \$25, \$50, \$250, et \$500, au total de \$28,990.
N'oubliez pas que votre billet, gagnant un lot quelconque parmi les lots tirés un par un, peut aussi gagner un des lots approximatifs de \$25, \$15 et \$10, et avoir droit en outre à un lot de \$5, s'il se termine par les deux derniers chiffres de l'un des deux premiers gros lots.

LE GÉRANT **S. E. LEFEBVRE,**
81 Rue St-Jacques, Montréal, Canada.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —
TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

MAISON FONDÉE EN 1859
HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS. Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur. 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— Paris: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 254, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— Specimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de un Quart de Million distribué



LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE

incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuelle, ment (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Ed. Beauregard

J. A. Eudy

M. A. Habelle
Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANAU, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

LE TIRAGE MENSUEL DE \$5 AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans

MARDI, 11 OCTOBRE 1892

Prix Capital . . . \$75,000

100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit	10,000
1 Prix de 5,000, soit	5,000
2 Prix de 2,000, soit	5,000
5 Prix de 1,000, soit	5,000
25 Prix de 300, soit	7,500
100 Prix de 200, soit	20,000
200 Prix de 100, soit	20,000
300 Prix de 60, soit	18,000
400 Prix de 40, soit	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit	\$10,000
100 Prix de 60, soit	6,000
100 Prix de 40, soit	4,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit	\$19,980
999 Prix de \$20, soit	\$19,980

3,434 Prix se montant à \$265,460

PRIX DES BILLETS:

Billets Complets, \$5; Deux-Cingtièmes, \$2; Un-Cingtième, \$1; Un-Dixième, 50c; Un-Vingtième, 25c.

Prix des Clubs: 11 Billets complets ou leur equivalent en fractions pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port.*

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

PROPRIÉTÉS IMMOBILIÈRES SUBURBAINES A MONTREAL

PROLONGEMENT DES RUES

St-Laurent, St-Charles Borromée, St-Denis,
St-Urbain, Amherst et Mance.

TERRAINS A VENDRE

A une légère avance sur le prix des fermes.

Les rues sont nivelées, les trottoirs sont posés, le drainage est fait et les arbres sont plantés.

1400 LOTS VENDUS en Cinq Semaines

La Cité a fait un contrat avec la nouvelle Compagnie de Chemin de Fer Electrique, pour construire des lignes sur les Rues St-Laurent, St-Denis et Amherst, trois des Rues sus-nommées, de sorte que les personnes qui achèteront des terrains sur ces rues peuvent être certaines d'avoir un transit rapide.

S'ADRESSER A

FRED. R. ALLEY, 116 RUE St-JACQUES
MONTREAL.